



ES-00389  
387133  
Dis Lit BL

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 13

Session : 2022

Épreuve de : DISSERTATION LITTÉRAIRE

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Dans L'Adversaire, Emmanuel Carrère relate la terrifiante histoire de Jean-Claude Romand et les conditions qui l'ont poussé à commettre des meurtres. Peut-être pour l'écrivain, cette expérience d'écriture est un semi-ébec. Il ne parvient en effet pas complètement à lutter contre l'alter-ego en lui fasciné et horrifié par ce personnage, ni à pénétrer l'esprit de Romand; bien qu'il ait eu le courage de se lancer dans cette entreprise. E. Carrère est-il lui-même la figure type de l'écrivain ?

C'est du moins ce que l'on pourrait penser avec Denis de Rougemont, qui s'interrogeait en 1939 dans L'Amour et l'Occident sur le courage attendu des écrivains et son expression : « À défaut d'ennemis déclarés, où sera le courage que l'on réclame des écrivains ? Faudra-t-il qu'ils l'exercent contre eux-mêmes ? Et ne peut-on lire l'Adversaire qu'on porte en soi ? ». L'emploi de termes issus du champ lexical de la violence et de la guerre : « ennemis », « courage », « livres bataille » et « adversaire » semble faire des écrivains des soldats, des combattants. Rougemont présume en effet qu'« on » attend des écrivains qu'ils soient vaillants, courageux. Peut-être fait-il allusion au fait que les auteurs couchent sur le papier ce que le commun des mortels ne fait que penser. En cela ils sont téméraires. Denis de Rougemont déclare également que les écrivains n'ont pas d'ennemis identifiés et identifiables. Ils s'engagent donc à priori dans une guerre contre des ombres, sans savoir contre qui s'opposer. C'est là le sujet de ses deux autres interrogations. Alors qu'« on », soit les lecteurs, se

## NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

public, le sens commun, définit l'écrivain comme quelqu'un d'audacieux, son combat est-il exercé de l'auteur contre lui ou contre d'autres forces extérieures? Récemment se demande-t-il si il est possible d'ailleurs que les écrivains ne luttent en guerre que contre eux-mêmes. Peut-être, à défaut d'avoir une cible commune et identifiée, les écrivains luttent-ils entre eux-mêmes et le peuvent-ils seulement? Cette vision et interrogation rhétorique peut nous paraître étrange. En effet, si les écrivains sont regardés comme des hommes courageux et reconnus, c'est parce qu'ils ont une renommée, une influence sur le monde qui les entoure, sur leurs lecteurs. Il semble que l'attente de l'écrivain par être d'un combat même de là. La dimension de combat annoncée par P. De Rougemont est aussi surprenante au premier abord. L'écriture semble être un acte pacifique et pas un combat.

Ainsi, les écrivains, hommes courageux, doivent-ils et peuvent-ils seulement lutter entre eux-mêmes par le processus d'écriture?

Les écrivains doivent avoir le courage de combattre ses ennemis par l'acte d'écriture, dont le seul identifié est lui-même. Cependant, le fait même d'attendre des écrivains qu'ils aient des combats suppose qu'on espère qu'ils luttent pour nous contre nos démons et que'ils soient une aide dans la compréhension de la société. Mais penser cela, c'est d'une certaine manière oublier que les écrivains sont des hommes et que leur écriture n'a pas <sup>pour</sup> vocation d'être courageuse, ni d'être une guerre, contrairement à ce que préconise P. De Rougemont c'est plutôt un dialogue entre soi et soi, entre soi et le monde.

Les écrivains doivent avoir du courage, afin de combattre leur "moi intérieur", à défaut d'ennemis déclarés.

La vision que renvoie l'ouvrage avec Philippe Vilain, qui évoque l'œuvre "ontologique" ; Alain de Botton est celle de l'écriture comme un combat, une lutte. En témoignent le vocabulaire lié à la violence déployé par l'auteur. Mais si l'écriture est telle, contre qui est-elle menée ? De quelle façon peut-elle être un combat ? Par le fond, en dépassant le horizon d'attente des lecteurs, l'écriture peut être une lutte. Dans "L'Éducation sentimentale", Gustave Flaubert contrevient le schéma classique décrit par Jean-Pierre Adam de la séquence narrative : « nœud, péripéties, dénouement ». La relative lenteur du récit, la "pénitence flaubettienne" dont parle Julien Gracq, contribuent à déranger le lecteur et à lutter pour l'auteur contre la tentation d'un récit simple et programmé. Mais les écrivains sont des soldats dans une guerre contre la banalité, également. Écrire devient quelque chose de meurtrier. Flaubert a par exemple l'air d'une écriture "comme un stylet", tandis qu'Yves Tesson évoque un style plat proposé par Annie Ernaux, dans les entretiens qu'il a eu avec elle ("L'Écriture comme un couteau") : « Des phrases sans effets, sans métaphores, comme des rieurs affutés qui tranchent dans le récit, écorchent ». Les écrivains sont donc de vaillants guerriers pris en guerre par l'écriture.

Mais contre qui leur courage doit-il s'exercer ? Et en quoi peut-on attendre d'eux un certain courage ? Les écrivains sont dans l'impératif collectif des héros transgressifs. Ils combattent ce que leurs concitoyens ont à peine nommé des pensées. Victor Hugo, Philippe Forest, Annie Ernaux, ou encore les hibakusha, comme Genzaburo Oe, sont des écrivains animés par le courage de leur écriture. L'acte d'écrire consiste pour eux à affronter la mort, le deuil, le viol, la culpabilité de la survie et consiste donc en une sorte d'exercice violent envers eux-mêmes, puisque l'écriture ravive les souvenirs douloureux de ces expériences passées. En faisant cela, les écrivains luttent en eux-mêmes et contre l'être du passé qui sommeille en eux. Plus généralement, ils luttent par précaution contre ce que nous n'avons pas nommé. La publication par Vercooren de sa célèbre nouvelle "Le Filon de la mer en pleine seconde guerre mondiale" représente la

comme une transgression du non-dit et d'un commun ennemi : l'oubli. Seul l'écrivain peut se charger de cette mission, celle de dire, contrairement aux habitants du village qui se taisent en signe de résistance, face à la présence d'un soldat noir chez eux. Les écrivains doivent livrer bataille envers l'oubli, comme l'explique Blanchot : « L'écrire l'expérience concentrationnaire et plus encore, la réalité historique de l'extermination de l'innommable, au nom incertain, sans nomination, c'est la condamner au silence ». Il faut écrire, ne faire valoir que l'affrontement à l'adversaire en soi et ainsi surmonter l'effacement, au fil du temps.

Le processus d'écriture ne peut être à priori qu'une lutte contre un adversaire présent en soi-même. Il semble en effet impossible de combattre celui qu'on divise en autrui. En témoignage E. Carrère dans L'adversaire lorsqu'il déclare : « Je » n'est qu'une fausse. Pendant le travail de préparation de son roman, E. Carrère raconte avec un engagement d'écrire du point de vue de Romond, ou de celui qu'il appelle « Luc », son meilleur ami de toujours. Mais c'est impossible. L'emploi de la première personne ne permet pas de parvenir à entrevoir les pensées de Romond, à jamais inaccessibles. La seule chose que peut faire l'écrivain est de raconter son expérience et sa rencontre avec Romond, leurs échanges de lettres. Carrère ne peut que livrer bataille à l'adversaire en lui, celui qui semble quelque part fasciné par Romond et qui le pousse à se rendre sur les parkings où l'impérial meurtrier passait ses journées, afin d'essayer de percer, en vain, le mystère. Les écrivains semblent donc réduits à une lutte intestinale avec leur autre ego. Pour Blanchot, « écrire, c'est finalement se refuser à passer le seuil, se refuser à « écrire » ». Écrire implique en effet une certaine réécriture du « je » par le passage au « tu », dans l'écriture, même si l'on conserve l'emploi du « je ». L'écriture est une guerre de soi à soi, entre retranscription et souvenir ravivés, entre volonté de retranscrire et annihilation de l'expérience. O. Lempereur explique dans L'écriture ou la vie que « il ne parvenait pas à parvenir à l'écriture. Cet acte est donc véritablement la lutte interne, qui travaille ici entre écrire la mort et mourir par

# Copie anonyme - n°anonymat : 387133

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 13

Session : 2022

Emplacement  
QR Code

Épreuve de : DISSERTATION LITTÉRAIRE

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

à peu près ces évènements, des références à l'écrivain en gardant  
en vie. Le combat m'a cette portée que parce qu'il raconte une  
histoire personnelle, qui touche à soi et, au à autrui.

L'écrivain semble donc être un acte complexe et  
une lutte contre soi et contre les autres, contre l'oubli. Écrire,  
c'est prendre la parole pour braver le silence et c'est une lutte  
entre des mouvements contraires en soi-même, attendre de  
l'écrivain qu'il soit complexe, c'est attendre de lui plus  
qu'une lutte contre l'indifférence qu'il porte en lui.

L'écrivain, homme complexe, doit lutter pour ceux  
qui ne le peuvent, lutter contre le monde et pas seulement  
contre lui-même.

L'écrivain a pour mission de lutter contre autre chose que  
lui-même : il permet une certaine médiation entre le soi et le  
monde. C'est de là que vient une certaine attente du  
lecteur de leur part. On attend de l'écrivain qu'il place  
devant nos yeux des réalités que l'indifférence collective a  
progressivement relégué, fait disparaître. L'écrivain doit

5/13

luttent contre le bon sens, contre la société, comme Baudelaire qui propose de nouveaux thèmes poétiques transgressifs : la mort, les cadavres, la prostitution. Je souhaite un voyage : Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! ». Plus récemment, on peut penser à F. Ben pour Sortie d'usine et Rue 100, ou Dora Bruder de P. Badiou, romans qui relatent le quotidien de classes populaires, d'ouvriers et qui permettent une lutte contre le confort. Eric Vuillard, à sa manière, lutte aussi contre les réalités du monde. Dans 19 juillet, il déguise les faits de l'histoire par le récit, en proposant d'enclencher dans sa façon de raconter cet événement, le ressenti de la population, comme dans le chapitre La Tombe - Issais, qui détaille la mort d'un personnage, dans une prose commune. L'écrivain lutte, pour que le lecteur soit un homme affranchi et instruit. Il a le courage de dénoncer le monde, de résister par l'écriture pour conscientiser son lecteur. Pour J-P Sartre, il est essentiel que l'écriture permette cela car c'est une certaine façon de vouloir la liberté, par cette guerre, ce courage combat, l'écrivain aide à lutter contre les vérités établies et contre l'adversaire en chacun de nous, en luttant contre les préjugés et l'indifférence.

L'écrivain est également en combat contre son lectorat. Il exerce son courage contre eux. Par cette bataille, et les méthodes qu'il emploie, le lecteur pourra ainsi lutter contre toute forme de présence d'ale des autres lecteurs. L'écriture permet d'être éprouvé, une force totalisante et totalitaire, d'une certaine manière. C'est une présence poétique coexistante. Selon J. G. G. la « vacillation » de Céline, ses phrases enroulées, bouillantes et tonitruantes empilées - le lecteur. Dans Voyage au bout de la nuit, il entre dans la tête de ses lecteurs, avec des phrases comme « Il avait l'air de la salmer, lui, ce cavalier, la guerre, en entrant ». Le guerrier contre la façon de penser se retrouve aussi chez W. Faulkner dans

Le Bruit et la fureur. Parant, par les écrits de Benjy, Quentin et Jason, le lecteur vit l'altérité, la dépression et l'égoïsme. Il est abrutie par l'ennemi, qui choque, en le faisant penser comme un chat, par exemple, à la violence. Les écrivains sont donc des guerriers, des combattants contre les autres et les adversaires en eux.

Par là, les écrivains doivent faire plus. Afin de lutter contre le monde, contre certains et pour permettre une certaine médiation entre le soi et le monde, il est impératif pour les écrivains de lutter contre le langage lui-même. Car, selon R. Barthes, « la langue, comme l'expérience de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste, elle est tout simplement fasciste. Car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire mais d'obliger à dire ». Les Russes, s'opposant à la langue permet de lutter contre ce qui a déjà été dit, est commuté - efface le langage est donc une manière pour l'écrivain d'exercer son courage. Stéphane Mallarmé semble l'exemple type de ce renoncement au langage - selon lui, la poésie, comme les mathématiques, doit se doter d'un langage propre. Il souhaite un langage de la langue, une réinvention de celle-ci vers les plus glaciers de l'abstraction. Il veut lutter contre l'affadissement de la langue et sa possession par n'importe qui - Pour lui, la poésie ne doit être réservée qu'à une élite : « chaque fois que les masses lisent la morale mais de grâce, ne leur donnez plus notre poésie à goûter ». Il s'agit donc là d'une lutte contre tout, contre le langage. Le courage des écrivains doit s'exercer contre ce qui est commun afin de réinventer la langue et de parvenir librement s'exprimer.

Si les écrivains doivent être médiateurs entre soi et le monde et lutter contre les adversaires présents en autres,

on peut se poser maintenant

## La dimension de lutte.

Réciproquement pré suppose que les écrivains n'ont, ces d'ennemis déclarés et que'ils doivent être concupescens, exercez leur concupescence. Pourtant l'écriture est en essence un acte pacifique : en quel point peut-elle être une guerre ?

L'écrivain est en réalité quelque peu de compréhension. Le fait d'en attendre l'expression d'un concupescence n'est pas quelque chose de systématique. Il n'écrit pas pour lutter ou pour exercer contre lui son concupescence, mais pour transmettre à l'écrit son livre intérieur. Selon J. Prévert, le seul livre que l'on peut écrire est son « livre intérieur ». Il prône une écriture de la reconnaissance, du retour à soi et à ses souvenirs, qu'il accueille plutôt que de lutter contre. Cette écriture des sensations permet d'avoir accès à son « moi intime ». Il ne s'agit donc pas de livres battus à l'adversaire qui est en soi, mais de le comprendre, à la manière du personnage de Madame Verdelin dans La recherche du temps perdu. « Elle qui s'indigne de voir ses cheveux peints en violet par Bergotte finit par comprendre qu'il s'agit là de la façon pour la peinte d'exprimer ses sensations. Les écrivains ne sont donc pas en guerre mais expriment leur sensibilité ». De même, les phrases, poétiques et longues de J. G. G. permettent de retrouver une atmosphère particulière. Dans Le Rivage des Syrtes, sa description de la forêt, « toute mouillée de la sueur confuse des âmes », fait vibrer le lecteur dans le monde des sensations de l'écrivain.

Les écrivains, ne sont donc pas des hommes qui luttent. Ils cherchent aussi par l'écriture une certaine reconstruction du passé, une consécration. Dans Le Zambou, P. Tanguy ne fait « chroniqueur et rapporteur » de sa reconstruction après les attentats de Charlie Hebdo en 2015. De même, A. C. C.



# Copie anonyme - n°anonymat : 387133

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 13

Session : 2022

Emplacement  
QR Code

Épreuve de : LITTÉRATURE

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

tente de faire une « ethnologie familiale » dans La race.  
Les écrivains ne peuvent pas ici lutter contre une adversaire en  
eux puisqu'ils ne doivent de l'écouter pour reconstruire des  
souvenirs. De plus, il y a une certaine contradiction, selon  
la théorie de R. Barthes des écrivains et écrivains, dans le fait  
de lutter contre soi. On peut lutter contre le monde, la  
société, mais on ne peut lutter contre soi. Les  
écrivains tiennent ce qu'il vit et ne lutte pas contre,  
il s'écoute, au contraire d'un écrivain, des moments précis.  
De plus, la guerre et la bataille ne sont  
pas ce que fait l'écrivain. Ce dernier s'écoute plus qu'il  
ne combat, par la guerre. Ainsi, il permet au lecteur  
de se lire et de participer à sa vie et la portée de  
son texte. Selon Riffaterre, « la communication est un  
jeu au pluriel une gymnastique car c'est un jeu  
guidé, programmé par le (texte) » (La Production du texte).  
Rajoutant la vision d'U. Eco selon lequel la lecture  
et l'acte de lire est rencontre entre texte, auteurs et  
lecteurs, on comprend alors que l'écrivain n'écrit pas contre  
des ennemis. Il écrit de façon à pouvoir être lu et  
compris et n'exerce donc pas son cerveau contre lui ou les  
autres, mais à leur service. Par exemple dans La Vie, marche  
d'anglais, G. Perec propose à ses lecteurs un jeu :  
lire les histoires et chapitres dans le sens qu'il leur  
fait, afin de pouvoir avoir une lecture unique de ce jeu  
cadé. L'écrivain n'est donc pas en lutte.

9/13

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE





# Copie anonyme - n°anonymat : 387133

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 13

Session : 2022

Emplacement  
GR Code

Épreuve de : DISSERTATION LITTÉRAIRE

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Pour conclure, nous nous sommes demandés si les écrivains, dont on attend la démonstration d'un certain courage, doivent et peuvent seulement lutter contre eux-mêmes par le processus d'écriture, à défaut d'avoir des ennemis déclarés. Les écrivains doivent avoir le courage de combattre des ennemis, dont le principal identifiable est soi. Il ne peut d'ailleurs apparemment que lutter contre l'adversaire en lui, malgré les efforts déployés pour s'attaquer à ceux qui s'attaquent en autrui. Les écrivains sont donc des héros transgressifs en ce qu'ils sont courageux pour les autres. Pourtant, le fait d'attendre d'eux du courage suppose qu'on espère qu'ils vont nous aider à mieux appréhender le monde et qu'ils vont combattre à notre place un système oppressant et contre lequel nous n'avons pas les armes. Mais nous avons par la suite nuancé cette vision. En effet, la littérature semble plus se rapprocher du dialogue que de la guerre. Il y a contradiction dans le fait - même de lutter contre soi par l'écriture, qui n'est pas tant une lutte qu'un dialogue entre soi et le monde et médiation grâce à l'écoute de son « moi intérieur ». Le courage ne doit pas nécessairement être un prérequis, au delà même du sens d'énergie pour lutter. Le courage nous entend ici plutôt l'acceptation de la

13/13

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

découverte de soi par l'écriture.



